*AGENCE IMMOBILIÈRE
BELINDA BAXTER
Cette maison pourrait-elle
être celle de vos rêves ?
À VENDRE
HUNTER'S MOON*

Située au cœur de la Peasebrook Valley, dans un cadre idyllique, Hunter's Moon aurait besoin de quelques travaux de rénovation, mais ses proportions parfaites et ses caractéristiques enchanteuses raviront son acquéreur.

C'est là que la romancière Margot Willoughby a écrit ses œuvres les plus célèbres, sans aucun doute inspirée par la beauté du lieu.

Vous serez dans un calme absolu, à l'abri des regards, tout en étant à trois kilomètres seulement de la ville de Peasebrook, dans les Cotswolds, où des trains partent régulièrement pour la gare de Paddington.

Hunter's Moon ne restera probablement pas longtemps sur le marché... À visiter dès que possible !

UNE MAISON DE RÊVE

À trois kilomètres de la ville de Peasebrook, dans les Cotswolds, ouvrez l'œil et tâchez d'apercevoir une petite route étroite sur votre gauche : il n'y a pas de panneau indicateur, alors faites attention, ou vous pourriez la rater. Elle est juste assez large pour y passer en tracteur, et serpente entre de grandes haies sur environ un kilomètre avant de s'enfoncer dans les bois. Les branches des arbres se rencontrent au sommet formant une haie d'honneur, et l'herbe pousse au beau milieu du bitume vous laissant une piste à suivre.

Vous vous demanderez plus d'une fois si vous êtes sur la bonne route, car elle semble interminable, et ne mener nulle part. Après être passé sur un petit pont en pierre, vous arriverez enfin devant deux piliers carrés surmontés de boules en pierre ocre. La mousse s'y est installée, et le portail qu'ils encadrent ne tient plus sur ses gonds, mais vous saurez que vous êtes arrivés à Hunter's Moon bien qu'aucun panneau ne vous l'indique.

Franchissez les piliers et remontez l'allée. Au bout, vous trouverez la maison, nichée entre deux collines, dominant un petit affluent de la rivière Pease. Au printemps, comme en ce moment, elle est entourée de jacinthes des bois.

En été, les abeilles butinent les fleurs des parterres. En hiver, un manteau de neige recouvre la propriété, comme une étole d'hermine sur les épaules d'une dame.

En automne, alors que les dernières feuilles tombent des arbres en tourbillonnant dans un éclair cuivré, la lune rousse répand sa lueur sur

la vallée, la nuit. C'est cette lune rousse qui donne son nom au domaine.

La maison est magnifique en toutes saisons.

Ses dimensions sont parfaites. Elle n'est pas grande au point d'être impossible à entretenir, mais elle comprend de nombreuses cachettes, et il y a suffisamment de place pour y organiser des réceptions, des fêtes impromptues ponctuées de rires et des soirées dansantes. Vous pourrez aussi vous y installer confortablement, quand vous n'aurez envie que de rester auprès du feu.

Les maisons les plus agréables peuvent être tout ce que vous voulez qu'elles soient, en fonction de votre humeur, de la saison, de l'occasion.

Hunter's Moon est véritablement une maison de rêve.

Hélas, comme chacun sait, tous les rêves ne deviennent pas réalité.

I

Belinda trouva facilement Hunter's Moon, car elle avait planifié son itinéraire la veille pour être sûre de ne pas être en retard.

Elle s'était trop souvent perdue sur des routes de campagne sans signalisation, alors elle partait systématiquement en reconnaissance avant une estimation. De cette façon, elle arrivait à ses rendez-vous à l'heure, calme et posée. Il n'y avait rien de pire que de tourner en rond au volant de sa voiture, de s'emporter et de jurer contre le GPS.

Avec ses douze ans d'expérience professionnelle, elle avait trouvé la clef de la sérénité : un premier trajet pour maîtriser son itinéraire, un peu de poudre sur ses joues, qui avaient tendance à rougir, et elle paraissait toujours calme, même quand elle ne l'était pas.

Bien souvent, elle n'avait pas beaucoup de temps entre deux rendez-vous et devait donc toujours se précipiter, mais aujourd'hui, elle était parfaitement dans les temps.

Il s'agissait d'une visite importante. Elle avait le sentiment que la propriété allait faire l'objet d'une lutte féroce entre les agences. D'après ce que Belinda en savait, elle était parfaite ; elle était grande, mais pas démesurément, le terrain était étendu, mais pas trop. Plus personne ne voulait avoir un immense terrain, trop cher à entretenir, mais tout le monde avait besoin d'espace. Apparemment, rien ne défigurait la propriété ; il n'y avait pas de pylônes

électriques, aucun permis pour la construction d'un lotissement à proximité, aucune servitude. Bien sûr, il se pouvait qu'elle découvre quelque chose de problématique une fois sur place, mais elle était confiante.

Par ailleurs, le domaine de Hunter's Moon avait un atout unique : il avait autrefois appartenu à la romancière Margot Willoughby. Evidemment, cela n'ajoutait pas de valeur à la maison, mais conférait au lieu un aspect romantique. Elle voyait au moins l'un des livres de Margot Willoughby dans presque toutes les maisons qu'elle visitait. Personne n'avouait les lire, mais tout le monde le faisait. Elle repensa à la couverture tout abîmée de son best-seller, qui passait de main en main dans son lycée, et sourit. Ce livre lui avait appris bien des choses.

Une maison très demandée ayant un peu d'histoire en vitrine pourrait être un excellent outil de marketing. Elle imaginait déjà sa pancarte sur la route principale : À VENDRE – BELINDA BAXTER, avec une petite flèche blanche indiquant le chemin.

Elle ralentit pour passer entre les haies, sur la route pleine de bosses et de nids-de-poule. Elle ne voulait pas risquer d'endommager le dessous de la voiture ou de rayer la carrosserie, même si elle avait une voiture à quatre roues motrices, achetée spécialement pour emprunter les routes étroites et sinueuses des environs de Peasebrook. Elle avait plus de quinze ans, mais Belinda en prenait soin. Dans son secteur, il fallait donner l'impression de réussir, et le meilleur moyen d'y parvenir était d'avoir une voiture impeccable.

Son cœur se mit à marteler sa poitrine tandis qu'elle approchait de l'entrée du domaine. Elle avait pour ainsi dire le trac, car, à partir de ce moment précis, tout dépendait de sa performance. Si elle ne disait pas ce qu'il fallait, elle perdrait sa commission. Elle avait répété son petit discours habituel, mais bien sûr, il y avait toujours

une part d'improvisation. Elle devait anticiper les désirs du propriétaire. En général, elle arrivait à prévoir ce qu'il allait dire, mais elle était parfois prise au dépourvu. C'était pour cela qu'elle se préparait de façon si approfondie avant une estimation. Personne ne pouvait rien contre les faits.

Elle regarda l'entrée de la propriété. Les piliers de pierre étaient impressionnants, mais le portail en fer forgé ne tenait plus sur ses gonds et s'enfonçait dans la haie.

Elle commença à dresser dans sa tête une liste des travaux à faire, des détails à améliorer avant de pouvoir mettre la propriété sur le marché. Contrairement à ce que certains prétendaient, la présentation était d'une importance primordiale pour obtenir le prix fort. Remettre le portail en état, le réparer et le repeindre changerait tout.

La voiture cahota tandis qu'elle passait sur les nids-de-poule de l'allée. Celle-ci était bordée de grands chênes dont les plus hautes branches se rejoignaient pour former une voûte qui empêchait la lumière de passer.

Elle jeta un coup d'œil au siège côté passager pour vérifier qu'elle avait tout ce dont elle avait besoin : son iPad dans sa housse, un bloc-notes et un stylo, un télémètre laser, les prospectus d'autres maisons haut de gamme dont elle s'était occupée. Dans le coffre, il y avait un ciré et une paire de bottes de pluie pour se promener sur la propriété. Elle savait toutefois que ces accessoires étaient superflus, car ce serait son expertise et son charme qui lui permettraient d'obtenir ce travail. Elle mettait les gens à l'aise en apaisant leurs craintes et en réglant tous les problèmes potentiels. *Je m'en charge* était son expression favorite, qu'il s'agisse d'obtenir la signature du contrat ou de prévoir la livraison de bûches à déposer auprès de la cheminée.

Elle arrêta la voiture juste avant le dernier virage de l'allée et regarda son reflet dans le miroir de courtoisie. Elle n'était pas d'une nature vaniteuse, mais voulait vérifier que son mascara n'avait pas coulé et qu'elle n'avait pas de rouge à lèvres sur les dents. Elle devait être à son avantage pour ses clients : élégante sans être menaçante. Cela dit, elle se flattait de ne représenter une menace pour personne. Comme l'aurait dit son père, de façon très grossière, il était plus facile de sauter au-dessus d'elle que de la contourner ; pour rester élégant, elle avait des formes très généreuses. Elle avait appris à s'habiller en conséquence, et portait principalement des vestes cintrées, des jupes droites ou des robes fluides. Elle avait les cheveux bruns, souvent coiffés en chignon, les yeux verts, et une bouche *que l'on avait envie d'embrasser*, d'après ce qu'on lui avait dit. Elle remit une touche de rouge à lèvres rose et referma le miroir de courtoisie.

Elle s'octroya ensuite son moment de méditation, rituel pendant lequel elle souhaitait le bonheur de tous ceux qui seraient affectés par la vente. Elle ne touchait jamais uniquement le vendeur et l'acheteur ; des dizaines de vies pouvaient s'en trouver changées.

Elle ne comprenait toujours pas pourquoi le domaine de Hunter's Moon allait être mis en vente. Les trois D, le Décès, le Divorce et les Dettes, étaient les raisons les plus courantes pour revendre une maison. Dans ces cas-là, les clients devaient être traités avec un soin tout particulier. On faisait face à toutes sortes d'émotions : le chagrin, le stress, le regret, la fierté, la peur. Le problème, c'était que les gens aimaient mentir et cacher des choses. Ils tenaient à faire semblant que tout allait bien alors même qu'ils avaient un cadavre dans le placard.

Bien sûr, ce serait peut-être un coup d'épée dans l'eau. Cela arrivait souvent. Les gens qui lui faisaient

perdre son temps faisaient partie des risques du métier ; ils voyaient la maison de leurs rêves dans le journal ou sur Internet et voulaient mettre la leur en vente, mais bien souvent, leurs finances ne le leur permettaient pas, surtout maintenant qu'il était si difficile d'obtenir un prêt.

Elle ne pensait toutefois pas que ce soit le cas présentement. Elle prit le dernier virage de l'allée, qui n'était plus bordée d'arbres à partir de cet endroit-là. Le pâle soleil d'avril l'aveugla et, tandis qu'elle s'abritait les yeux de la main, elle vit immédiatement que Hunter's Moon était une maison que l'on ne quittait que si l'on y était contraint.

Elle roula lentement sur les gravillons, contourna la fontaine couverte de mousse qui tombait en ruines. Elle sourit en voyant le dauphin enroulé autour d'un chérubin. C'était le genre de particularités que les gens adoraient.

Elle tendit le cou pour regarder la maison elle-même, et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Si elle avait pu décrire la maison idéale, elle aurait décrit celle-là. Construite en pierre calcaire des Cotswolds, dont l'aspect était adouci par du lichen, elle devait avoir environ deux cents ans. C'était un bâtiment de trois étages, avec de grandes fenêtres treillissées, un toit gris pentu, et deux solides cheminées. Les larges marches de pierre du seuil conduisaient à une porte jaune, flanquée de deux gros pots contenant chacun une boule de buis. Une glycine au tronc épais et noueux grimpa sur la façade jusqu'en haut des fenêtres du rez-de-chaussée.

Devant l'allée circulaire, une autre volée de marches descendait vers un jardin à la française, où des bordures de plantes herbacées entouraient un bassin avec des nénuphars. Il était protégé par une épaisse haie de hêtres. On ne voyait pas ce qui se trouvait juste derrière,

mais on apercevait les collines onduleuses au loin, des moutons, qui n'étaient que de petits points blancs à cette distance, et un fil argenté scintillant qui devait être un affluent de la Pease.

Belinda eut un soupir trahissant un mélange de contentement et d'envie. À ce moment précis, la porte d'entrée s'ouvrit, et une boule de poils dorés sortit en courant avec un aboiement joyeux, pour se précipiter entre ses jambes. Elle avait pris l'habitude de ne pas se laisser intimider par les chiens trop exubérants, et elle se baissa donc pour le caresser.

L'animal fut rapidement suivi d'une dame menue vêtue d'un jean moulant, d'un chemisier blanc en lin et de baskets.

— Teddy !

La dame gronda gentiment le chien, l'air résignée, se pencha pour attraper son collier.

— Honnêtement, c'est le chien le plus sot du monde, mais c'est un amour. Assis, Teddy !

Teddy s'assit, mais il ne put s'empêcher de continuer à renifler les tibias de Belinda.

— Ne vous inquiétez pas, il ne vous fera pas de mal.

Tous les gens qui avaient un chien disaient cela, même si l'animal avait les crocs enfoncés dans votre main, mais Belinda voyait bien que Teddy était effectivement inoffensif. Elle lui gratta la tête.

— Qu'est-ce que c'est, comme chien ?

— Sa mère est un caniche, mais impossible de savoir qui est son père.

— Il est magnifique...

— C'est un horrible voleur et il mâchonne tout ce qu'il trouve... J'espérais que cela lui passerait, avec l'âge, mais j'ai été déçue.

La dame sourit et lui tendit la main.

— Je m'appelle Sally... Vous devez être Belinda ?

—C'est bien moi.

Belinda serra la main sèche et fraîche de la dame. Elle avait d'abord cru qu'elle était blonde, mais elle voyait maintenant que ses cheveux étaient gris pâle avec des reflets miel. Ses yeux étaient d'un bleu éclatant, doux mais pénétrants.

Elle n'avait presque pas de rides, quoi qu'elle dût avoir entre soixante-cinq et soixante-neuf ans. Son apparence juvénile s'expliquait sans doute par une bonne ossature et une vie agréable. Elle avait un collier avec un gros pendentif d'ambre, certainement véritable et non fantaisie, et une belle émeraude étincelait à sa main gauche.

Les bijoux aidaient toujours à se faire une idée des gens. Cette dame avait sa place dans cette maison.

—Bienvenue à Hunter's Moon, dit Sally.

Belinda vit quelque chose passer dans son regard ; une lueur d'inquiétude, l'ombre d'un doute, peut-être.

Elle avait envie de lui dire que la maison était superbe, mais elle avait appris à ne pas se répandre en compliments.

—Merci beaucoup de m'avoir proposé de venir vous voir, se contenta-t-elle de répondre.

Elles restèrent là quelques instants, à regarder la propriété et les quelques nuages blancs qui traversaient le ciel bleu. Une bonne odeur de feu de bois flottait dans l'air vif, et un panache de fumée blanche s'élevait au loin, dans le jardin. La queue de Teddy battait le gravier de l'allée. C'était un moment parfait de tranquillité, juste avant une conversation qui changerait le cours des choses, et Belinda sentait que Sally en avait conscience.

—Voulez-vous une tasse de café ?

—Volontiers. Nous allons nous débarrasser des formalités.

Elle n'avait pas particulièrement envie de bombarder cette dame de baratin publicitaire. Elle décida d'aborder les choses de façon plus décontractée.

Quelque chose lui disait que Sally ne réagirait pas à des graphiques et à des pourcentages. Elle devinait de quel genre de femme il s'agissait : une femme d'action, une décideuse dynamique et pragmatique. Elle n'avait sûrement pas de patience avec les imbéciles, n'ergoterait pas mais s'attendrait à un service irréprochable.

C'était le genre de femme que Belinda appréciait.

— Suivez-moi, dit Sally en montant les marches du seuil.

Dans la maison, il faisait frais, et une bonne odeur de feu de bois, de cire et de nourriture flottait dans l'air. Belinda imagina une casserole de soupe tenue au chaud sur une plaque de la cuisinière, prête à être mangée après son départ. C'était un changement rafraîchissant : dans la plupart des maisons qu'elle estimait dominait un parfum synthétique de désodorisant, conçu pour couvrir toute trace de vie réelle.

Le carrelage de l'entrée était pâle. Un escalier en chêne poli montait vers l'étage en formant une courbe. Sur un guéridon était posé un vase contenant un bouquet de narcisses. Un immense miroir était accroché à l'un des murs, et Belinda y jeta un coup d'œil. Il était ancien, marqué de taches, et la faisait paraître rayonnante. On aurait dit un miroir magique, dans lequel il faisait bon se regarder avant de sortir pour bien commencer la journée. Plusieurs tableaux ornaient les autres murs ainsi que la cage d'escaliers, et tous semblaient avoir été accrochés de façon désordonnée, non de manière calculée, comme pour impressionner les visiteurs. C'était une maison qui avait évolué avec le temps.

Belinda tombait déjà sous le charme de Hunter's Moon. Elle avait presque l'impression que la maison lui parlait, qu'elle l'invitait à entrer, à se sentir chez elle.

C'était ridicule, bien sûr ; elle n'aurait jamais pu être propriétaire d'une telle demeure, celle-ci était totale-

ment hors de sa portée. Cependant, de la même façon que l'on se sentait parfois proche de gens que l'on venait de rencontrer tant ils étaient chaleureux, on se sentait plus que bienvenu dans cette maison.

Elle suivit Sally dans le couloir, et entra après elle dans la cuisine. Les murs y avaient la couleur des narcisses de l'entrée, et dans une grande cheminée à l'ancienne trônait le fourneau en fonte de rigueur. Les placards couleur crème auraient pu être installés n'importe quand au cours des cinquante dernières années, le vieux vaisselier bleu pâle avait vraisemblablement conservé sa peinture d'origine, une rangée de casseroles en cuivre couvrait un pan de mur et, comme elle s'y était attendue, de la soupe mijotait dans une cocotte en fonte. C'était la cuisine idéale, dont tout le monde rêvait.

Sally se dirigea vers une cafetière italienne dernier cri, seul ustensile moderne dans la pièce.

— Mon fils nous l'a offerte à Noël, expliqua-t-elle, suivant le regard admiratif de Belinda. Je ne m'en serais jamais acheté une moi-même, mais je dois reconnaître que c'est un luxe bien agréable.

— C'était très généreux de sa part.

Sally rit.

— Si l'on veut... En réalité, c'était un cadeau intéressé : Leo dit qu'il ne peut pas venir ici s'il n'a pas de café digne de ce nom. C'est un gourmet...

Elle mit une poignée de grains de café dans le moulin et, l'espace de quelques instants, la conversation fut suspendue tandis que l'odeur riche du café péruvien emplissait l'air. Belinda en eut l'eau à la bouche.

C'était inhabituel : même les gens les plus riches servaient généralement un café médiocre.

Elle regarda autour d'elle. Parfois, les propriétaires laissaient volontairement la brochure d'un autre agent pour qu'elle sache qu'elle n'était pas seule dans la course.

Elle savait pertinemment qui serait son principal concurrent dans le cas présent : Giles Mortlake de chez Mortlake Bassett, de Maybury, agence fondée par le père de Giles cinquante ans plus tôt. Giles avait la voix suave, il portait des vestes en tweed ou en lin selon la saison, et conduisait une vieille Volvo cabossée. Il n'était plus si séduisant maintenant qu'il approchait de la cinquantaine, qu'il avait un peu de ventre et que ses dents commençaient à jaunir. Cependant, ses manières raffinées et son aplomb rassurant étaient charmants. Il était de la vieille école, ce que beaucoup de gens attendaient d'un agent immobilier, encore aujourd'hui, et surtout dans les Cotswolds.

Belinda avait ses raisons de vouloir obtenir la vente de cette propriété, et elle savait que Mortlake Bassett n'était pas une agence aussi droite et aussi sérieuse que ses propriétaires voulaient bien le faire croire. Elle n'avait toutefois jamais fait part de son opinion sur eux à ses clients. Elle préférait largement l'emporter grâce à la qualité des services qu'elle proposait.

Elle s'assit à la table de la cuisine, qui était couverte d'une toile cirée décorée d'œufs d'oiseaux. Au centre était posée une boîte en bois qui contenait des pots de confiture, du miel, et du ketchup.

— Avez-vous un délai en tête ? demanda-t-elle à Sally. Avez-vous déjà trouvé une maison que vous aimeriez acheter ?

Discuter de l'aspect pratique des choses aidait souvent les gens à se détendre. De plus, c'était utile à Belinda de savoir s'ils avaient besoin de vendre rapidement ou s'ils avaient le temps d'attendre l'acheteur idéal.

Sally posa sur la table deux tasses de café et un petit pot de lait. Belinda se servit tandis qu'elle lui répondait.

— Cette maison est trop grande pour nous. Elle n'est tout simplement plus pratique. Pour commencer, le jardin demande beaucoup trop d'entretien...

Elle indiqua l'extérieur d'un geste vague.

Belinda hocha la tête. Sally soupira.

— C'est difficile de devoir quitter un endroit aussi merveilleux que celui-là, mais une propriété vient d'être mise en vente sur le domaine de Digby Hall... Elle n'est pas très grande, mais elle est luxueuse, le jardin est magnifique, et il y a un jardinier...

Elle rit.

— ...et des frais à payer pour ses services, bien sûr !

— Le domaine de Digby Hall ? Il est sublime !

Sublime et excessivement cher. Quand il avait été aménagé en village de retraités de luxe, tous ses logements avaient été vendus en clin d'œil. Il y avait beaucoup de gens aux alentours de Peasebrook qui voulaient continuer à vivre dans un endroit charmant sans avoir à s'inquiéter de l'entretien d'une maison et d'un jardin.

Sally acquiesça d'un signe de tête et exprima plus ou moins ce que Belinda pensait.

— Oui, et conçu pour les vieux dans notre genre, qui ont l'habitude de vivre sur un grand pied mais qui sont un peu plus ralentis qu'avant...

— Vous n'avez pas du tout l'air d'être ralentie.

C'était vrai. Sally semblait être l'une de ces femmes qui avaient de l'énergie à revendre et ne se laissaient jamais abattre. Belinda espérait être aussi en forme au même âge.

— Oui, mais il vaut mieux déménager tant qu'on peut encore choisir l'endroit où l'on va, vous ne trouvez pas ?

— Oh si ! tout à fait !

Il n'y avait rien de plus affligeant que de voir une vieille personne chassée de chez elle à la hâte parce qu'elle ne pouvait plus se débrouiller seule. C'était horriblement triste de voir quelqu'un passer d'une maison offrant une vue panoramique sur la nature à un affreux petit pavillon dans une institution avec deux mètres carrés de pavés à regarder à travers la fenêtre.

—Quant à mon mari... Eh bien...

Une ombre passa sur le visage de Sally.

—Il a du mal à monter les escaliers et à marcher sur les sols qui ne sont pas parfaitement plats, et cet endroit est immense, alors il lui faut des heures ne serait-ce que pour aller jusqu'à la voiture...

Elle tendit le sucrier à Belinda.

—Du sucre ? offrit-elle, cherchant visiblement à changer de sujet.

—Non, merci.

—C'est l'occasion rêvée, parce qu'on ne trouve pas souvent ce genre de propriétés, et nous voudrions mettre la maison en vente le plus tôt possible. Je voudrais être sûre qu'elle va se vendre facilement avant de vous faire une offre officielle.

—Oh mon Dieu ! mais Hunter's Moon va se vendre à toute vitesse, j'en suis sûre. Il s'agit simplement de fixer le bon prix.

Sally eut un sourire éclatant.

—Oui... Mais je sais bien qu'elle ne vaut que ce que l'acheteur sera prêt à payer.

—Tout le monde ne comprend pas cela, mais c'est vrai. Cela dit, il nous faut tout de même un prix indicatif.

—Je n'en ai pas la moindre idée. Je compte sur vous pour m'en proposer un.

—La valeur de la maison quand elle a été mise en vente pour la dernière fois n'a jamais été consignée, cela nous aurait pourtant été utile pour fixer un prix.

—Oui, c'était il y a des années et des années, et je ne l'ai pas achetée, je l'ai héritée de ma belle-mère.

Belinda haussa les sourcils, intriguée. Il devait s'agir de Margot Willoughby.

—Eh bien, ça alors !

Sally prit son café avec un grand sourire.

— Ne vous inquiétez pas, ça n'a pas été un sujet de discorde... même si cela aurait pu, je suppose.

Elle n'en dit pas davantage, et Belinda n'insista pas. Elle finirait bien par connaître toute l'histoire. Les gens ne donnaient pas ce genre d'informations s'ils n'avaient pas envie d'en dire plus.

Elle alluma son iPad.

— Bien ! De toute façon, peu importe que vous n'ayez pas payé cette maison, ce qui nous importe est le prix que nous pouvons en demander aujourd'hui.

— Tout à fait.

Il y avait une barre de sablé fait maison sur une assiette. Sally se servit d'un couteau pointu pour en couper plusieurs morceaux, et elle lui en proposa un. On offrait du café et des biscuits à Belinda à longueur de temps, dans son métier, et en général, elle refusait, mais elle était incapable de résister à un sablé fait maison.

Elle mordit dans le biscuit et créa un dossier *Hunter's Moon* sur son iPad.

— Occupons-nous de l'aspect ennuyeux des choses, et ensuite, vous pourrez me faire visiter.

Préférant savoir à quoi s'en tenir, elle commença par poser la question fatidique.

— Avez-vous déjà fait faire une estimation ?

— Bien sûr, répondit Sally, inclinant légèrement la tête sur le côté avec une expression qui indiquait qu'elle n'était pas stupide. Vous êtes la troisième personne que je vois. N'est-ce pas ce que l'on conseille, de toujours choisir entre trois possibilités ?

Giles aurait surévalué cette maison. C'était l'agent qui proposait toujours le prix le plus haut dans la région, et sa stratégie fonctionnait dans la plupart des cas, ce qui était passablement agaçant. Il avait le chic pour trouver des acheteurs qui étaient prêts à payer n'importe quel prix pour la maison idéale.

Elle était plus prudente. Elle avait déjà un chiffre en tête, mais elle avait besoin de tout voir avant de le soumettre à Sally.

Elle était surexcitée. Avoir Hunter's Moon dans la vitrine de son agence serait la meilleure façon de commencer le printemps, et sa commission lui permettrait d'approcher encore de son objectif : s'acheter sa propre maison. La route avait été longue, mais les choses commençaient enfin à se préciser, et bientôt, son rêve deviendrait réalité.

— Cette cuisine est parfaite, dit-elle à Sally. Tout le monde rêve d'une grande cuisine, aujourd'hui... Les salles à manger sont passées de mode.

— Oh ! il s'en est passé, des choses, dans cette pièce ! répondit Sally, les yeux pétillants. Il y a aussi une salle à manger, bien sûr, mais nous l'utilisons rarement. Je vous fais visiter ?

Belinda finit son café et se leva. C'était ce qu'elle préférait dans son travail et, comme elle s'y était attendue, Hunter's Moon s'avéra être une maison magnifique. Ses pièces étaient claires et spacieuses, mais aussi confortables, et leurs dimensions étaient parfaites. Le salon et la salle à manger, de part et d'autre du couloir, faisaient une vingtaine de mètres carrés et donnaient sur le jardin. À l'arrière de la maison se trouvaient un bureau, un fumoir, la cuisine, et plusieurs petites pièces, garde-manger, cellier et buanderie. Il y avait également une superbe véranda au sol carrelé, parfaite pour y prendre le café le matin ou le thé l'après-midi.

— Je crains que tout ceci ne soit un peu démodé, dit Sally d'un ton d'excuse. Nous n'avons ni home cinéma ni salle de sport...

— Oh, ce n'est pas grave du tout ! La maison est parfaitement préservée, et c'est tout ce qui compte.

Belinda suivit Sally dans le couloir puis dans l'escalier. Sur le palier, un tableau représentait une femme allon-

gée sur un sofa, vêtue d'une robe vert foncé qui scintillait comme la mer, et dont les cheveux étaient rassemblés sur le sommet de la tête. Elle avait un demi-sourire, malicieux, provocateur, et son expression était pleine de promesses et d'autre chose, du défi, peut-être. Belinda resta bouche bée d'admiration.

— C'est Margot, dit Sally. Elle aime encore garder un œil sur nous tous...

— Elle était superbe !

— Oui, et c'était un sacré personnage.

Sally ouvrit la porte de la chambre principale et lui fit signe d'entrer. Belinda eut l'impression de sentir le regard de Margot la suivre, comme si cette dernière voulait savoir ce qu'elle faisait dans sa maison, et elle fut parcourue d'un frisson. C'était la première fois depuis son arrivée à Hunter's Moon qu'elle se sentait mal à l'aise.

La chambre était grande et disposait d'une petite salle de bains attenante, assez vétuste, que l'acheteur ne manquerait sans doute pas de remettre à neuf. Aujourd'hui, tout le monde voulait des douches à l'italienne et des porteserviettes chauffants.

Cependant, l'atout majeur de la chambre était la vue qu'elle offrait. Belinda imaginait se réveiller dans le lit à colonnes puis regarder le jardin et les collines par la fenêtre.

— Je n'arriverais jamais à me lever si je dormais ici, dit-elle. Je resterais au lit toute la journée, à regarder le paysage par la fenêtre.

Sally rit.

— C'est merveilleux... Ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les dimanches matin. Je prends le petit déjeuner au lit, et je réfléchis à ce que je vais faire au jardin. En réalité, je me contente principalement d'arracher les mauvaises herbes.

Il y avait trois autres chambres au même étage, toutes de bonne taille, et encore trois autres au deuxième étage. La dernière était aménagée comme une nursery d'autrefois. Belinda imaginait presque Wendy, Michael et John appeler Peter Pan par la fenêtre. Il y avait des lits superposés, des piles de livres, et des puzzles.

— C'est la chambre de mes petits-enfants, expliqua Sally en souriant. Je n'en ai que deux, pour le moment... Ils habitent en Écosse.

— Ils doivent adorer venir ici.

— Oui...

Sally toucha du bout du doigt une bouteille contenant un bateau posée sur une étagère, pour en essuyer la fine couche de poussière qui la recouvrait.

— ... mais il y aura de la place pour eux à Digby Hall. Pas autant qu'ici, bien sûr...

Elle se détourna, et Belinda devina que la situation était plus douloureuse pour elle qu'elle ne voulait bien le montrer.

— Voulez-vous aller voir le jardin ? demanda Sally d'un ton un peu vif.

Belinda la suivit au rez-de-chaussée.